

François Bonneau

Entrer dans l'histoire de sa vie

L'histoire des personnes handicapées mentales se confond souvent avec celle de leurs parents ou des établissements spécialisés où ils ont vécu. Cependant l'internat, critiqué pour la rigidité et la lourdeur de son fonctionnement, fournit pourtant une réponse adaptée à beaucoup de ses résidents. Il permet à la personne handicapée d'avoir sa propre vie, de s'inscrire dans l'espace social et de refonder sa propre histoire.

Dans ce texte, au travers d'une situation, je montrerai comment ce dispositif peut permettre à certains de « se poser » pour se ressourcer un peu afin de redémarrer sur de nouveaux projets. Le travail sur le temps (passé, présent, à venir) sera l'un des axes de notre réflexion, notamment dans l'intervention éducative.

L'histoire est une notion avec laquelle le travailleur social doit quotidiennement composer. Dans cet article, c'est au titre d'éducateur spécialisé d'internat que je m'exprimerai.

L'idée d'une histoire, d'un passé, se présente dans le cadre de notre intervention, sur plusieurs niveaux, diverses formes, qui sont amenées à s'entrechoquer ou à fusionner. Notre histoire personnelle, notre vécu, contribue à ce que nous sommes aujourd'hui. Ils influenceront sûrement ce que nous serons demain.

Nul n'est présent dans la relation sans histoire, nous en sommes les légitimes héritiers, souvent même à notre insu. Elle constitue une carte d'identité nécessaire pour appréhender tout projet d'avenir. À travers chaque rencontre, elle se construit inéluctablement, et permet de donner un sens, des références, au monde que l'on a traversé, qui nous entoure ou qui nous attend.

C'est donc au détour d'une histoire de vie, extraite de mon expérience, que je vais tenter de mettre en évidence l'aspect fondamental d'une réflexion sur ce thème, « moelle épinière » de notre pratique.

L'arrivée d'Elodie

Élodie est résidente du foyer pour personnes handicapées depuis maintenant deux ans ; elle est arrivée à dix-huit ans, suite à une demande d'un hôpital de jour qui trouvait sa situation préoccupante et urgente. En effet, elle venait de quitter le domicile de son père à cause de conflits familiaux. Elle vivait alors tantôt chez des amis, tantôt chez d'autres. Nous lui proposons donc un stage en Centre d'Aide par le Travail (CAT), avec hébergement en internat.

Élodie souffre d'une déficience intellectuelle légère ainsi que d'une malformation au bras gauche, consécutive à un incident de grossesse. Ceci justifie notamment l'orientation prononcée par la COTOREP vers le milieu protégé. D'après les analyses des psychiatres, et des personnes qui sont intervenues auprès d'elle, sa déficience intellectuelle semble être surtout due à un déficit éducatif lors de son enfance, ainsi qu'à un manque de soins. Elle est également épileptique.

Son arrivée au foyer est on ne peut plus tumultueuse, elle n'a pas spécialement choisi cette orientation mais n'a pas non plus, pour le moment, beaucoup d'autres solutions. Elle a également du mal à supporter l'idée d'être dans un foyer « d'handicapés », auxquels elle ne veut surtout pas être associée, ni s'identifier. Elle refuse de s'intégrer au groupe, ainsi que de rentrer en contact avec celles qui sont en plus grandes difficultés (personnes trisomiques ou atteintes de déficiences moyennes et profondes).

Élodie a par ailleurs de nombreux troubles du comportement, elle s'oppose systématiquement à nous et à l'ensemble du fonctionnement de l'institution. Elle fait régulièrement des crises spectaculaires au cours desquelles elle devient incontrôlable, voire violente avec l'entourage. Il est alors impossible de la contredire, ni même d'entrer en relation avec elle. Il ne reste qu'à laisser « passer l'orage » pour tenter ensuite de reprendre l'événement avec elle.

Pendant les premiers mois, elle fuera plusieurs fois, mais reviendra toujours. Il arrivera toutefois un moment où l'équipe commencera à saturer, sûrement d'ailleurs à cause d'un sentiment d'impuissance face à cette problématique complexe. Nous nous posons alors la question : est-ce utile de la maintenir au foyer, si cela ne lui apporte rien ?

L'équipe retourne dans la même galère qui l'avait conduite jusqu'ici. Certains pensent alors, qu'il faut prendre du temps avec elle, pour qu'elle s'habitue au fonctionnement. Elle doit se créer ses repères, surtout au vue de son histoire, qui nous apparaît assez chaotique.

Son histoire, nous en connaissons les grandes lignes, apprises dans les différents dossiers, ou dans quelques récits

Éléments du passé

que Élodie, nous a dans quelques récits, pourraient à eux seuls justifier sa souffrance actuelle, mais...

Élodie a eu en effet un parcours difficile. Jeune, ses parents se séparent, ils ont alors trois enfants. Sa mère reste seule, et souffre apparemment d'une déficience intellectuelle moyenne. Son père reconstruit avec une autre femme un ménage, et ensemble ils ont deux autres enfants. Sa belle-mère avait, elle aussi, d'un autre mariage, une fille.

C'est avec son père qu'Élodie choisit alors de vivre, elle est parallèlement placée dans un Institut médico-éducatif (IME). L'ambiance à la maison est explosive, surtout avec la nouvelle femme de son père. Une sorte de compétition pour le même homme s'instaure entre les deux femmes. Le père est d'ailleurs partagé à ce sujet, prenant position tantôt pour sa femme, tantôt pour sa fille. Élodie semble perdue dans ce jeu relationnel, qui l'illusionne ou la brise.

À sa majorité, elle quitte l'IME pour rester chez son père, mais la vie à la maison devient vite impossible. Parfois même, les conflits passent des mots aux coups.

Elle intègre alors un hôpital de jour où elle exerce quelques activités, et où elle est suivie par un psychiatre. C'est alors que, suite à une altercation, elle quitte le domicile de son père, pour aller dormir chez des amis. Ainsi, une semaine plus tard, Élodie arrive au foyer à la demande de l'hôpital de jour.

Dès son arrivée, nous repérons vite qu'elle souffre énormément de son handicap au bras, non pas physiquement, mais psychologiquement. Elle l'accuse de l'étouffer, de l'empêcher d'avoir une vie normale, comme tout le monde. Elle le considère d'ailleurs comme quelque chose d'extérieur, d'étranger à sa personne, hérité de quelqu'un d'autre et dont elle veut absolument se séparer. Elle ne parle que d'opérations, de couper ce bras envahissant pour en greffer un autre.

Malgré son bon niveau de compréhension, nos tentatives d'explications sont vaines. Il y a sur ce point un blocage ancré sûrement depuis de nombreuses années, et qu'on ne peut pas déverrouiller en quelques jours de connaissance. D'autres éléments nous échappent aussi probablement.

Élodie n'entretient d'autre part que très peu de rapports avec sa mère, qui pourtant, de son côté, la sollicite régulièrement. On perçoit un sentiment de rejet, que l'on suppose être en relation avec la déficience dont cette femme souffre. Peut-être ne peut-elle pas accepter cette dure réalité, comme l'est aussi celle de son bras.

Ce que l'on peut toutefois dire, c'est qu'à son arrivée, Élodie est en grande souffrance et dans un état important d'auto-dévalorisation. Elle se place d'emblée en totale opposition avec tous et tout ce qu'elle rencontre. Elle crie beaucoup contre nous ou les autres résidentes, mais pleure aussi souvent, seule dans son coin. Nos sollicitations et nos tentatives d'entrer en relation sont vaines, elles se soldent régulièrement par le conflit. C'est sur ce modèle que s'instaurent au départ les relations.

Au foyer

Malgré tout, notre mission d'hébergement, d'accueil et de prise en charge, ne peut se restreindre à des personnes qui ne posent aucun problème ! Il apparaît d'autre part clairement qu'Élodie a des capacités qu'elle refuse de voir et qui ne sont pas mises en valeur. Nous décidons alors de prendre du temps avec elle, au lieu de la rejeter et de la renvoyer dans la situation qui l'avait conduite jusqu'à nous.

Aujourd'hui, cela fait deux ans qu'elle est avec nous. Qui à l'époque l'aurait parié ?

Le moins que l'on puisse dire est que la situation a évolué. Elle a trouvé semble-t-il une place, sa place. Elle a accepté petit à petit d'instaurer une autre relation avec nous, ce qui ne s'est pas fait d'un coup de baguette magique ! Si le pari n'était pas gagné d'avance, un travail de longue haleine de l'équipe éducative a permis qu'une évolution soit possible.

De plus en plus, elle accepte et sollicite notre présence, voire nos conseils, sans pour autant se mettre en opposition. Elle a progressé sur de nombreux points, qu'ils soient matériels ou psychologiques ; c'est-à-dire, d'une part au niveau relationnel autant au foyer qu'en famille. Bien sûr, des points importants sont toujours en chantier. C'est le cas par exemple de l'acceptation de son bras tel qu'il est, si toutefois acceptation il peut y avoir ; ou encore, de la relation particulière qu'elle entretient avec sa mère. Elle a, par ailleurs, régulièrement des gros « coups de cafard », mais contrairement au passé, elle vient en parler avec nous. Cette démarche aboutit régulièrement à un sentiment de soulagement chez elle ; c'est du moins ce que l'on peut remarquer.

C'est donc ce revirement de situation qui à la fois m'intrigue, m'intéresse, et m'a poussé à choisir cette histoire. Comment peut-on essayer d'analyser ou du moins de comprendre ce qui s'est joué pour Élodie dans son rapport au placement en foyer d'adulte, et dans sa relation à l'équipe éducative ? En effet, aujourd'hui tout se passe beaucoup mieux. Quand elle va mal, ou quand quelque chose l'inquiète, elle vient nous en parler. Ce partage d'idées, de sentiments, permet de désamorcer les conflits, ou d'éviter quelle ne se renferme sur elle-même. Cette nouvelle

forme de relation nous a aussi permis de mieux cerner sa problématique, donc de mieux adapter notre accompagnement.

Il faut aussi noter que le récit de son histoire évolué, ce qui est, à mon avis, un point essentiel. Par le passé, elle ne nous donnait que des faits, qui venaient en réponse à nos questions. Tout ceci manquait de sens et de concordance entre les événements. Il était difficile de mettre du lien dans tout ce qu'elle nous apportait, car tout simplement elle n'était pas prête à en mettre. Aujourd'hui, ce sont les mêmes faits qu'elle nous fournit, mais c'est la façon dont elle les relie, l'émotion qu'elle y met parfois, qui rendent plus lisible son parcours et compréhensible ses angoisses.

C'est dans cette relation de confiance mutuelle, qui s'instaure peu à peu, qu'elle peut maintenant nous dire la façon dont elle a vécu sa propre histoire et comment elle se vit actuellement. Par exemple, elle nous avait toujours dit qu'elle ne voulait pas voir sa mère, car celle-ci a de nombreuses difficultés (d'autonomie), et qu'elle ne sait pas se débrouiller seule. Ceci est sûrement en partie vrai ; mais par contre, elle nous a raconté récemment, une autre version. Le père aurait également dit un jour que si Élodie avait ce handicap au bras, c'était à cause de sa mère qui pendant sa grossesse avait touché son frère atteint d'une rubéole. Elle tient donc sa mère pour responsable de la souffrance que lui occasionne ce bras handicapé.

Au fur et à mesure que le temps passe, c'est tout un ensemble de petits bouts de son histoire, qui apparaissent dans ses discours, surtout quand elle nous fait part de ses difficultés et de ses angoisses. Il en ressort donc de nouvelles pistes de travail avec elle et de sa famille, mais il a fallu du temps, le temps qu'une relation de confiance s'instaure. Cette notion de temporalité doit être, je pense, un allié de la relation éducative, qui d'ailleurs ne pourrait être intemporelle.

Deux lectures complémentaires

Pour la situation d'Élodie, c'est tout d'abord à l'ouvrage de Paul Fustier, *Les corridors du quotidien* (1993) que je vais faire référence. Il développe notamment dans son livre, le concept de « fonction cadre », que peut avoir un dispositif. Je pense ainsi qu'un foyer d'hébergement peut avoir ce rôle à travers les règles de vie, l'organisation des espaces et du temps. P. Fustier fait l'hypothèse que, dans un tel dispositif, la personne dépose en partie la relation la plus primitive de son histoire : « son monde fantôme ». Je crois que c'est à ce niveau que l'on peut trouver des éléments d'analyse à la situation d'Élodie. Quand elle est arrivée au foyer, sa vie était

totallement désorganisée, elle faisait tout et n'importe quoi sans se soucier de rien. D'entrée, elle s'est heurtée à un fonctionnement qui la précédait, et elle, qui a dû se plier. L'épreuve a été très dure pour elle, mais c'est aussi elle, qui connaissant les conditions, a décidé de rester. Je pense que cet espace, même s'il est parfois venu limiter ses désirs ou réglementer sa vie quotidienne, lui a aussi permis d'avoir une place, dans laquelle elle est considérée. C'est grâce à ce cadre, qui a bien sûr ses limites, qu'elle a pu se poser et se reposer un peu ; sans qu'une rupture ne s'opère, elle a également pu mettre un peu de distance avec son milieu familial qui évolue dans une situation de crise permanente.

Aujourd'hui, Élodie a bien intégré le fonctionnement de l'établissement, et en respecte les principales règles. Elle a investi le lieu et les activités proposées, on voit qu'elle a décidé de faire un bout de chemin avec nous, le temps de se préparer à un nouveau départ dans le milieu dit ordinaire. A-t-elle déposé, dans l'institution, ce que P. Fustier appelle « son monde fantôme » ? C'est dans le récit de son histoire que cela apparaît le plus ; elle parle non plus de son passé mais des éléments de son histoire *significatifs pour elle*. Si un travail éducatif est maintenant possible avec elle, c'est également parce qu'elle l'a voulu et qu'on lui en a laissé le temps.

Une autre lecture peut être donnée de cette situation. C'est dans l'approche systémique que l'on pourra poursuivre cette recherche, notamment avec Guy Ausloos et son livre, *La compétence des familles* (1995). Dans le chapitre « Vivre le temps », il montre comment le temps peut s'organiser différemment en fonction des familles. Il aborde par exemple, la question des « familles à transactions chaotiques ». Le temps y est selon lui « événementiel », c'est-à-dire que les événements se succèdent les uns aux autres, en créant des problèmes sans cesse renouvelés. Il est impossible de s'arrêter sur l'un d'eux, car il est aussitôt recouvert par un autre. C'est de s'arrêter que l'on parle de pause, de terme, et d'engrenage infernal qui ne marque jamais de pause, d'où le terme de chaotique. Il y a un état permanent de crise sans cesse alimenté.

Pouvons-nous alors dire qu'Élodie était à son arrivée au foyer, dans une « famille à transactions chaotiques », selon l'idée que développe G. Ausloos ? En effet, il s'y passait toujours des choses dramatiques ou exceptionnelles qui entretenaient un état de crise permanent. Il s'y rajoutait, malheureusement, de graves difficultés financières, et relationnelles. En rentrant au foyer d'hébergement, Élodie a pris un peu de recul avec ce fonctionnement dans lequel elle n'était plus quotidiennement, ceci tout en continuant à garder des contacts réguliers pendant les week-ends. En se pliant au rythme du foyer, c'est également la notion

de durée qui s'est mise en place. Nous avons également pris le temps, avec elle, de reprendre autant que faire se peut, événement par événement. Le but était de redonner une place à son histoire par équilibre. Le présent et aborder l'avenir ; « introduire la durée, c'est sortir de l'événement et s'ouvrir à l'avenir » (Ausloos, 1995).

Je pense donc que cette orientation a été bénéfique à Élodie, qui a pu se poser un peu et mettre un frein à ce rythme infernal. Cette constatation je la déduis de ses propos. En effet, à son arrivée, elle ne parlait que de partir, nous lui répondions à l'époque qu'il lui fallait prendre un peu de temps pour préparer ce départ. Aujourd'hui, quand on lui parle d'appartement, de départ pour une vie à l'extérieure du foyer, elle dit le vouloir mais ne pas être pressée. Son projet reste donc toujours d'aller vers une vie plus autonome, mais peut-être ressent-elle encore le besoin d'un soutien de notre part ?

Sa place au sein de la famille a également évolué car elle n'y vit plus quotidiennement, mais aussi parce qu'elle est maintenant salariée. Quand elle rentre le week-end, c'est souvent elle qui fait les courses avec son argent. Elle a donc obligatoirement changé de statut au sein de la cellule familiale, et influence différemment son fonctionnement.

J'ai essayé, tout au long de cette analyse, de montrer l'importance de ne jamais baisser les bras face à de nouvelles situations complexes et conflictuelles (même si elles sont violentes). Les personnes qui arrivent dans les établissements d'adultes ont déjà souvent une lourde histoire institutionnelle. Il faut donc du temps pour que de nouvelles relations de confiance s'instaurent, parfois plusieurs années. Je suis persuadé qu'il faut toujours rester optimiste dans la relation éducative, puisque rien n'y est définitivement acquis, ni perdu. Il reste toujours une place au changement, dans laquelle le résident acceptera peut-être le soutien proposé.

Le temps institutionnel avec ses régularités et ses contraintes, vient ici répondre au temps chaotique dans lequel Elodie s'épuisait, et lui permet de recomposer le récit de son histoire, de manière à s'y reconnaître ●

Conclusion

Bibliographie

Ausloos G., *La compétence des familles*, Ramonville St Agnes : Erès, 1995

Fustier P., *Les corridors du quotidien*, Lyon : PUL, 1993

CSTS, *L'intervention sociale d'aide à la personne*, Rapport au ministre des affaires sociales, 1996

Mots-clefs

Durée / famille / foyer d'hébergement / handicap / internat / temps